



Antoine Choplin remonte la rivière "À contre-courant"

L'INTERVIEW DU DIMANCHE Dans son dernier livre paru aux éditions Paulsen, l'écrivain grenoblois a marché le long de l'Isère, de la Drôme à la Savoie

Propos recueillis par Céline FERRERO

L'écrivain isérois Antoine Choplin, programmateur du Festival de l'Arpenteur aux Adrets, a choisi de suivre l'Isère en remontant jusqu'à sa source, le glacier qui la voit naître, en Savoie. Cela donne "À contre-courant", récit intime et poétique.

Le sens de cette marche est bien particulier : vous remontez la rivière à contre-courant. Pourquoi ?

Les souvenirs dont je parle, ce sont des souvenirs de montagne. La montagne que je pratiquais avec mon père, avec qui je suis beaucoup allé en Savoie, du côté de Bourg-Saint-Maurice, avec qui j'ai fait mes premiers 3 000. Je n'éprouve pas pour autant le besoin de surdimensionner ces souvenirs. Cheminer vers cette source, c'était aussi cheminer à contre-courant du temps. J'ai l'impression que mon premier rapport à la rivière de manière générale, c'est une vision d'exploration vers la source ; on va chercher la source. Et l'anecdote d'enfance que je raconte dans le livre va dans ce sens : je suis dans un canot (qui va crever au bout de 20 minutes !) pour descendre la rivière. Le voyage est mal embarqué quand mon parrain me lance : "Les hommes, les vrais, ils remontent vers la source, ils ne se laissent pas dériver".

Ce livre convoque aussi votre appétit des sommets, mais on ne ressent pas la notion d'effort...

Cette gourmandise de l'ascension est liée à l'adolescence, au fait de monter à la hauteur d'un point remarquable. Mais, c'est vrai, mon rapport à la montagne n'est pas un rapport d'effort, d'abord parce que je ne l'ai pas pratiquée à haut niveau. Ma vision de la marche est celle d'une plénitude.

Et cette plénitude est-elle proche de votre démarche d'écrivain ?

Absolument. À plein de points de vue, si j'ose dire. Le mot "contemplation" fait peur, ça ramène aux romantiques... Ce qui m'intéresse, c'est le regard perçant. On ne voit pas mieux là-haut, on a juste un regard différent, en particulier sur les lieux dans lesquels on vit, sur les gens qui circulent. C'est une façon de mettre le monde à distance et de nourrir le regard. Quand je suis seul à mon bureau et que je travaille mes textes, je suis dans cette même recherche de mise à distance du monde. C'est la marche du crayon sur la feuille, mais c'est la même chose.

Était-ce important d'entreprendre la traversée sur les quatre saisons ?

Oui. J'ai voulu une continuité : la traversée s'est faite sur un an (été 2016, printemps 2017). À chaque retour de saison, j'écrivais, car je voulais travailler à chaud sur ce matériau. L'argument premier était de me confronter à la nature et il était difficile de choisir à quel moment j'allais la traverser. Accessoirement, il s'agissait de confronter le corps du marcheur aux contraintes. L'autre raison : comme je suis loin de l'idée même d'exploit, de performance, je voulais vivre pleinement ces courts moments (de quatre jours à chaque fois). Quand on part pour quinze jours de marche, il faut penser à la logistique... Or, je ne voulais pas me soucier de ça, mais être dans l'instant de la marche et ne pas être pris par autre chose.

Que reprenez-vous de cette marche ?

D'abord, il y a ce qu'on imagine et ce qui se vit, quoi que l'on fasse. C'est le décalage entre un réel traversé et un réel imaginé, fantasmé. À quoi ça tient ? Difficile à dire... Je n'avais pas imaginé autant de solitude au cours de la traversée. Mais j'y ai trouvé une sorte de vertige, jamais inconfortable.

L'info en +

BIO EXPRESS

Antoine Choplin, 52 ans, est directeur artistique du Festival de l'Arpenteur, aux Adrets, depuis sa création en 1996. Il est l'auteur de "Radeau" (2003, prix des librairies "Initiales"), "Léger fracas du monde" (2005), "Le héron de Guernica" (2011), "La nuit tombée" (2012, Prix France Télévisions) et "Quelques jours dans la vie de Tomas Kusar" (2017).





0D1GwEYyZNR.J0bU9-AvS-h0jkkLL4dlLrfgNNJ67IAzn_Y_JCTxEjcG69aMF-JCaY2U0